

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 9 (1880)
Heft: 1

Artikel: Premières notions de méthodologie : l'histoire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039681>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PREMIÈRES NOTIONS DE MÉTHODOLOGIE

L'histoire

I. IMPORTANCE ET PROGRAMME

La connaissance de l'histoire n'a sans doute point l'importance de la lecture, du calcul, de l'écriture et de la rédaction. Cependant c'est avec raison qu'elle figure aujourd'hui, dans la plupart des pays, parmi les branches obligatoires du programme primaire. Qui ne comprend tout d'abord combien cette étude contribue à élargir le cercle des idées ? Privée de toute notion d'histoire l'intelligence de l'homme serait condamnée à se mouvoir dans l'étroite sphère de sa propre individualité ; pour elle le monde ne daterait que du jour où elle eut conscience de son existence, tandis que la connaissance des événements passés étend le champ de son activité intellectuelle à tous les âges et à tous les peuples. Vous ne pouvez ni ouvrir un livre, ni parcourir les colonnes d'un journal, ni suivre une simple discussion scientifique, religieuse ou politique sans rencontrer à chaque pas sur votre chemin des souvenirs historiques. Or, ces appels incessants aux événements d'un autre âge, ces réminiscences si fréquentes, ces allusions continuelles à la vie et aux paroles des grands hommes sont autant d'énigmes pour l'ignorant. Que d'enseignements, que d'arguments la vérité ne puise-t-elle pas dans la connaissance du passé pour défendre, pour venger la religion et la morale ! Mais tronquée, travestie, ou falsifiée l'histoire devient une source empoisonnée de sophismes et d'erreurs.

Mais s'il est vrai que l'homme trouve dans cette étude des clartés pour toutes les questions et en faveur de toutes les causes, que dire de l'influence exercée sur notre cœur par l'évocation des souvenirs patriotiques ? Qui ne se rappelle les émotions fortifiantes, les enthousiasmes précoces éveillés dans notre enfance par les récits de notre histoire nationale ? A travers le prisme de notre imagination, presque chaque personnage se transfigurait en héros, chaque héros en ami auquel nous vouions une admiration, un attachement, un culte qu'un intervalle de vingt, de trente ans n'a pas complètement refroidi. Quelle empreinte le tableau des batailles n'a-t-il pas surtout laissée dans notre âme ? C'est alors que notre esprit s'exaltait. Le cœur bouillant de courage ou de rage nous assistions à toutes les péripéties de la bataille ; nous luttons côte à côte avec nos chers héros, nous partagions leur ardeur et les vicissitudes de leur fortune, en pansant leurs blessures, en pleurant sur leurs malheurs, en triomphant de leurs exploits. On ne saurait le contester, ces évocations du passé exercent un grand empire sur l'enfance et contribue puissamment à fortifier, à exalter le patriotisme. Que de preuves n'en pourrait-on pas citer !

Dans l'enseignement primaire, il n'y a d'obligatoire généralement que l'étude de l'histoire sainte et de l'histoire nationale. La plupart des classes secondaires et même quelques écoles primaires, complètent leur programme par une connaissance plus ou moins étendue des grands faits de l'histoire générale envisagés de préférence dans leurs rapports avec l'histoire nationale.

II. MÉTHODES ET PROCÉDÉS

En théorie la pédagogie distingue diverses méthodes dans l'enseignement de l'histoire.

Il y a d'abord la forme *régressive* et la méthode *chronologique*. Cette dernière forme consiste à suivre simplement la succession et l'ordre des événements en leur accordant une place plus ou moins large dans notre récit selon leur importance ou leur intérêt.

Les partisans de la méthode régressive, voulant appliquer strictement cette règle pédagogique : « Aller du connu à l'inconnu, » partent dans leur enseignement de la biographie de l'enfant pour remonter successivement à l'histoire de leurs parents, puis à celle des ancêtres. De la maison paternelle on rayonnerait tout autour en élargissant peu à peu le cercle de ses entretiens, de façon à comprendre l'histoire de la commune, celle du district, du canton, puis de la Suisse entière. Si cette recherche paraît logique, elle n'est certainement ni naturelle ni même possible ; car comment retracer le passé d'une famille, d'un village ? Est-il naturel de remonter des conséquences aux causes ?

La forme *analytique*, qui est généralement employée dans l'enseignement supérieur, consiste à partir des grandes divisions de l'histoire générale ou particulière pour descendre à des subdivisions, puis aux développements et aux détails. Si nous suivons la voie *synthétique* nous commencerons au contraire par réunir des biographies, par grouper des tableaux, pour reconstituer toute la galerie des grandes figures que nous offre le passé.

Considéré à un autre point de vue, l'enseignement de l'histoire est *narratif* ou *philosophique* selon que l'on se contente d'exposer les faits dans leur suite ou que l'on s'attache à en faire ressortir les causes et les conséquences.

Voici la méthode qui nous paraît la plus recommandable pour les écoles primaires, avec les auxiliaires qu'elle réclame.

Le cours complet d'histoire nationale comprendrait deux degrés successifs bien distincts pour le fond et pour la forme : un degré élémentaire synthétique, enseigné sous une forme anecdotique et biographique, avec des dessins comme moyens intuitifs et le livre de lecture pour guide ; puis un degré supérieur où les faits seraient présentés d'après la méthode analytique, dans leur suite naturelle, avec l'aide d'un manuel spécial, de cartes historiques et aussi de tableaux, si c'est possible.

Ainsi le premier livre de lecture et peut-être aussi le second,

renfermeraient une série de récits historiques présentés dans un style simple, naïf même, et sous une forme intéressante, dramatique. Il y aurait, je suppose, une anecdote ou un grand homme par époque. Il faudrait éliminer de ces récits tout ce qui pourrait rebuter les commençants, surtout les noms propres et les dates qui ne sont pas strictement nécessaires à l'intelligence du texte. À chaque morceau correspondrait une vignette du livre ou mieux encore un grand tableau, ou même tous les deux.

On aurait ainsi une suite de jalons destinés à préparer l'enfant à recevoir l'enseignement ultérieur. Avant de lire un morceau, le maître en expose l'objet avec tous les détails, toutes les circonstances propres à frapper vivement l'imagination des écoliers ; puis la vue et l'explication de la vignette ou du tableau historique viendraient donner des formes sensibles à chaque personnage, à chaque action et graver souvent d'une manière indélébile dans leur mémoire les événements que l'on se propose de leur communiquer. Après ce double exercice on passe à la lecture du morceau avec compte-rendu en se conformant aux règles que nous avons exposées lorsqu'il a été question de la lecture courante. En revenant deux ou trois fois sur le même sujet nous sommes sûrs que l'enfant en conservera un souvenir ineffaçable.

Ces points de repère une fois fixés dans l'esprit, on passe à une étude suivie et régulière des événements écoulés, c'est-à-dire, au second degré. Mais ici, faut-il ne faire qu'un cours en réunissant tous les degrés supérieurs et diviser le programme d'histoire en autant de parties que nous avons d'années pour les parcourir, ou bien vaut-il mieux établir deux ou trois cours et attribuer à chaque cours l'étude de tout le programme, mais avec plus ou moins de détails selon le développement des élèves ? Chaque système a ses avantages. Tout en réclamant moins de temps, puisqu'il n'y aurait dans ce cas qu'un cours d'histoire, le premier système nous permettra d'entreprendre un programme plus étendu, plus détaillé, tandis que les vues d'ensemble, les révisions fréquentes que suppose la seconde méthode inculquera des connaissances incontestablement plus solides et mieux liées quoique moins étendues. Le manuel qui nous servira de guide — car il ne saurait être indistinctement le même pour les deux formes — ou peut-être d'autres circonstances dicteront notre choix entre ces deux systèmes. Mais nous aurons soin de nous tenir toujours en garde contre les écueils inhérents à l'une et à l'autre de ces voies.

